

On s'étourdit comme on peut, pour ne pas voir le précipice béant. Puis, quand cela va trop mal, on demande, on exige à grands cris un changement de gouvernement et la marche en colonnes serrées vers la culbute finale recommence de plus belle.

Ce qu'il y a de curieux dans tout cela, ce sont les plaintes et les récriminations à propos du gaspillage administratif, en même temps que les courses folles après les places lucratives et les grasses sinécures. Si vous rencontrez sur les "hustings" un énergumène qui hurle à pleins poumons que tout est scandale et corruption, vous êtes en présence d'un renard qui, ayant sauté longtemps et en vain sous la treille, trouve les raisins trop verts.

Pas de règles sans exceptions; il est certain qu'à force de chercher on découvrirait encore quelques gens honnêtes et sincèrement dévoués à l'intérêt général, au bien public. Mais ils sont très-modestes et se cachent soigneusement. Par contre, il suffit, comme nous l'écrivait récemment un de nos meilleurs amis, il suffit d'abaisser ses regards sur la terre pour y rencontrer partout la corruption et la vulgarité des sentiments.

Eh bien! tout cela est loin d'être gai, et nous aimerions mieux parler d'autre chose. Cependant nous y reviendrons dans un prochain numéro. Peut-être parviendrons-nous à prouver à quelques hommes de bonne volonté qu'il est temps, grandement temps même, de reformer certains abus.

JEAN DES ERABLES.



Agriculture et Colonisation.

(Voir notre numéro de Noël.)

J'avais l'honneur d'écrire l'autre jour dans les colonnes de la *Cloche* que ni le zèle du prosélytisme, ni le sentiment patriotique, ni l'amour de ce qui est grand, difficile, glorieux, ne sont les mobiles de l'émigration de nos compatriotes aux États-Unis. La plupart, pour ne pas dire tous, n'ont à alléguer que les

nécessités de la vie, nécessités souvent amenées par leur imprudence, leur manque d'énergie ou même leur inconduite.

Voyez-vous cette grande et belle ferme, à l'aspect tout-à-fait... *chic*, pour me servir (j'en demande pardon à mes lecteurs) d'un des mots les plus en vogue inventés par la frivolité humaine? — Elle fut bâtie, il y a quatre ans, par un honnête cultivateur, qui ne savait peut-être pas très-bien faire le calcul de ses dépenses et revenus... Lorsqu'elle fut achevée, il fit venir son vieux père et se plut à lui en faire admirer tout le "confortable" et les modernes améliorations: système de chauffage perfectionné, ameublement luxueux, piano... naturellement, etc., etc. Quant à l'extérieur, il annonçait l'intérieur.

"Eh bien! mon père, qu'en dites-vous? demande notre Canadien, toute inspection faite. (Ces hommes du temps passé sont fort arriérés!...)

"L'ancien" répond en hochant la tête:

"Ta maison est belle et bien "pourvue, mon fils; mais, ne trouves-tu pas qu'elle penche un peu "sur le chemin?"

Moins de deux années après, messieurs les créanciers faisaient vendre le petit palais de notre cultivateur qui s'en allait s'enfermer dans une manufacture américaine, avec sa femme et ses filles accoutumées au grand air des champs.

J'en ai connu un autre qui, dégoûté des travaux de la ferme, vendit la sienne pour venir demeurer "au village." Le village, c'était pour lui le paradis terrestre, l'objet constant de ses rêves; laisser sa ferme pour s'y établir, c'était le "progrès" dans toute la moderne acception du mot. Une fois au village, il n'est sorte de dépenses qu'il ne se permit. Il avait sans cesse ses poches bourrées de friandises de tout genre; les jouets les plus beaux et les plus nouveaux étaient pour ses enfants; sa bourse en souffrit; son estomac se délabra; les soins du médecin achevèrent sa ruine; après avoir vécu ainsi péniblement pendant quelques années, il s'embarqua secrètement un soir pour les États-Unis; le malheureux n'avait plus ici en perspective que "la prison pour dettes."

Oh! ces nécessités de la vie qu'on met en avant pour s'excuser d'abandonner le pays qui nous a vus naître, ce ne sont le plus souvent

que besoins factices créés par notre dérèglement, et dont nous devenons tôt ou tard les victimes!

Si tous les Canadiens se mettaient bien dans l'esprit qu'il faut "manger pour vivre" et non "vivre pour manger;" considérer la vie comme une préparation à la mort, et non comme un temps de jouissance; s'ils voulaient comprendre un bonne fois, mais profondément, qu'ils ne sont ici qu'en passant, et ne pas faire de l'accessoire le principal, l'émigration s'arrêterait à coup sûr, l'état d'agriculteur, si favorable au développement moral et physique, à la conservation des bonnes mœurs, serait partout en honneur, et notre pays ne pleurerait plus ses fils dégénérés.

Quiconque veut revenir à la prospérité et au bonheur, doit revenir d'abord à la foi et à ses principes.

JEANNE.



Necrologie.

Un de nos anciens confrères, M. Adolphe Beliaï, autrefois rédacteur de la *Croix du Canada*, vient de succomber, samedi dernier, à une attaque de paralysie. Mort presque subite mais non imprévue, car le regretté défunt menait une vie exemplaire et s'efforçait de mériter par son inépuisable charité la miséricorde du Juge suprême. Son plus grand bonheur fut toujours de secourir les malheureux, de consoler les affligés.

Nous l'avons vu dans son cercueil, revêtu de la robe des fils de Saint-François; il semblait dormir paisiblement et sourire à la mort. Que Dieu le reçoive dans son paradis! Prions pour qu'il obtienne cette grâce et espérons que le Sauveur ne rougira pas de son fidèle serviteur qui n'a pas rougi de lui ici-bas.

J. d. E.